

La Fondation
Entre espoir et désenchantement

Monique Brunet-Weinmann

Volume 46, Number 187, Summer 2002

Jean-Paul Riopelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet-Weinmann, M. (2002). La Fondation : entre espoir et désenchantement. *Vie des Arts*, 46(187), 58–60.

La Fondation : Entre espoir et désenchantement

« Les fondations se sont écroulées
avant de sortir de terre »
« Il faut FAIRE les choses »

Jean-Paul Riopelle

S'

IL EST UNE CHOSE QUE RIOPELLE TENAIT

À FAIRE, UN RÊVE CHÉRI JUSQU'À LA FIN DE
TOUT ESPOIR – TANT QUE LA FIN DE CET
ESPOIR FUT AUSSI PEUT-ÊTRE SA FIN –
C'EST BIEN LA FONDATION QUI AURAIT PORTÉ
SON NOM. PAS UNE RENCONTRE SANS QU'IL
M'EN PARLE. EN PARLER LE RENDAIT DISERT.
IL N'ÉTAIT PAS BESOIN ALORS DE LUI POSER
DES QUESTIONS, DE RELANCER LA CONVER-
SATION. SON MONOLOGUE HEUREUX AU
FUTUR OU AU CONDITIONNEL PARAIT AU PLUS
PRESSÉ, SELON SES CRITÈRES À LUI :
LA SAUVEGARDE DES MATÉRIAUX, DES
PRATIQUES, DES ŒUVRES, D'UN PATRIMOINE
DÉTÉRIORÉ SINON CARRÉMENT DILAPIDÉ.
IL PRENAIT L'INITIATIVE DE FAIRE QUELQUE
CHOSE POUR L'ENRICHIR, POUR QU'IL RESTE
ICI AU CANADA, AU QUÉBEC, DES CONNAIS-
SANCES ET DES RESSOURCES IMPORTÉES
D'AILLEURS, ADAPTÉES, ACCLIMATÉES GRÂCE
À LA FONDATION.

Monique Brunet-Weinmann

À l'heure où les pouvoirs en place décideront peut-être, après la mort de Riopelle, de FAIRE le nécessaire pour respecter sa volonté, je livre telles quelles ses paroles d'outre-tombe. On y reconnaîtra le fonctionnement de sa pensée, le rythme de son verbe, ses insistances du geste et de la voix, ses exclamations, ses indignations. Comme dans un drame en cinq actes, on y entend Riopelle planter ses châteaux en Espagne dans cinq lieux différents et chaque fois la fondation demeure sans lieu, utopique au sens étymologique du terme. Si le dénouement n'est pas irréversiblement *sinistre*, on attend le *Deus ex machina* qui le métamorphosera en apothéose...

PRÉAMBULE : 27 DÉCEMBRE 1981

J.-P.R. : *La Fondation, ce serait pour essayer de sauver, non des artistes, mais des matériaux, des pratiques. Comment faire de la colle de peau, du pastel au miel... des méthodes de fabrication. Et en plus, je pense que le Québec peut faire la relation entre l'Amérique et l'Europe : c'est la seule chose qui compte ! Je veux inviter des gens à venir travailler ici, à faire leur métier, à le transmettre à d'autres... Ça peut être n'importe qui... Sauver des pratiques... Ça devrait pouvoir se faire, mais ça a l'air extrêmement difficile. Tout ce qui est Fondation relève du mécénat. Il faut des mécènes. Mes cennes!... Elle se situerait à Québec probablement; on ne sait pas encore... Il faut FAIRE les choses. Le problème, c'est la politique. Les budgets de l'État sont énormes, et ne mènent à rien ! Enfin, j'ai l'impression qu'ils me font confiance, que les budgets pourraient servir à autre chose. Maintenant, quelle chose?...*

C'est là que ça devient difficile, car les budgets ne sont pas donnés par des individus mais par des groupes. Il faut eux-mêmes qu'ils justifient leurs budgets... On n'a pas besoin d'un très gros montant pour faire fonctionner une Fondation, mais il ne faut pas passer pour des ridicules non plus ! On peut obtenir de gros appuis, mais pas financiers... Ce ne serait pas mal, quand même!...

ACTE I - CATARAQUI, 10 JUIN 1982

J.-P.R. : *Le projet marche, à Québec!*

M.B.W. : Parce que c'est là qu'est le pouvoir?

J.-P.R. : *Non, pas le pouvoir, mais le lieu, un lieu superbe, une beauté, à Cataraqui. La propriété domine le Saint-Laurent, une beauté impensable : une ancienne demeure qu'occupait le gouvernement anglais...*

Il ne faut plus laisser des œuvres comme celles de Mary Bouchard partir ! Il n'y en a plus... Mais où pourrait-on bien les retrouver, ces maudits tableaux de Mary Bouchard ? Pour les racheter... Vendus aux États ! Tu fais dans la Fondation à Cataraqui une salle d'Ozias Leduc : j'en ai beaucoup. Une salle de Mary Bouchard... On laissera venir les autres tableaux, qu'ils soient américains ou européens. Quand leurs propriétaires auront vu ça dans un lieu pareil, ils vont ressortir... Le danger, c'est que ces tableaux-là passent chez des marchands qui vont les acheter au 1/25^e de leur prix pour les revendre vingt-cinq fois plus cher. Il faudrait les acheter directement aux collectionneurs qui en possèdent et qui voudront bien s'en défaire, à Louise Gadbois et à d'autres.

M.B.W. : Quelle serait la fonction de cette Fondation-là?

J.-P.R.: La seule! Amener des gens, des réalisations: FAIRE des choses. Inviter Hans, le céramiste de la Fondation Maeght, pour enseigner les techniques à des artistes d'ici, avec des matériaux disponibles ici, transmettre un savoir-faire qui demeurerait après le départ des artistes étrangers invités. Même chose pour la gravure, pour tout! Il faut une base qui permette de dire: «Nous avons les moyens de dépenser.»

C'est la seule suite possible pour la province de Québec, ou pour n'importe où, au Canada ou ailleurs: avoir des bons sujets, implanter les meilleures traditions du faire, en les adaptant... On fabrique des artistes, alors qu'on ne sait pas utiliser nos matières premières. Il faut commencer à la base, au matériau. Quand on compte sur les institutions, il n'y a pas moyen.

ACTE II – LA PRISON DES PLAINES,

2 OCTOBRE 1985

J.-P.R. On a là une structure, une construction superbe de pierres et de briques. Il paraît qu'il n'y a plus de fric pour abattre les cellules. J'avais d'abord eu l'idée de m'occuper des cellules, de faire une œuvre en fonction de chaque cellule. Mais c'est un peu étroit, et c'est quand même sinistre! Après, j'ai pensé à les garder pour entreposer des choses. J'ai une idée pour les cellules.

J'ai toujours pensé que les fondations, Maeght, ou Mirò, c'était quelque chose de très important, mais ça dépend aussi de la manière dont elles sont organisées. Si la Fondation Maeght est si extraordinaire, c'est parce que l'organisation l'est, car au début, quand je l'ai connue, il n'y avait que l'enthousiasme de père Maeght, Aimé. C'est quand Jean-Louis Prat s'est installé là comme directeur que l'affaire a démarré extraordinairement.

Il y a aussi l'exemple de la Fondation Mirò. Elle a marché très bien tant que Mirò finançait, tant qu'il vivait. Elle continue, mais la famille ne finance plus, ni l'organisation. Et ce n'est pas seulement une question matérielle: les tableaux de Mirò sont passés à la famille qui en a hérité. L'État accepte le paiement des droits de succession en dation, mais les tableaux sont alors retirés de la Fondation de Barcelone

et transférés à Madrid. Or, Mirò était catalan, il ne voulait même pas aller à Madrid! Madrid n'avait rien de Mirò: ce n'est pas Franco qui allait acheter de la peinture contemporaine! Il ne restera rien à la Fondation, qui du coup n'a plus aucun sens.

Je sais bien que je vais être confronté à des problèmes que je ne peux même pas imaginer, car les situations ne se présentent jamais deux fois pareillement.

Si je ne veux pas d'un Canadien comme directeur, au départ (on verra après), c'est que je ne veux pas avoir à subir de pressions locales. Je ne suis pas contre l'idée que ce soit un Canadien qui dirige – mais je ne veux pas de pressions locales, politiques!

Il faudrait prévoir de monter des expositions d'artistes internationaux et d'acheter au moins une œuvre de chacun. Si ce sont des artistes que je connais. Ils m'en donneraient qui resteraient dans la collection du musée. Toutefois, les Français ne laissent pas sortir définitivement des œuvres d'art: ce sont juste des prêts temporaires. Par contre, les artistes pourraient venir ici les créer sur place s'ils en ont envie; les locaux seraient fournis. Le problème, c'est qu'ils veulent y rester! Ils auraient des contacts avec des artistes d'ici.

ACTE III – L'ÎLE AUX OIES, 1991

Riopelle se rapproche des oies, ancre sa vie dans le fleuve, la circonscrit dans une île flottante, comme autrefois sur le Serica, son voilier. Il dit: «Une île est un voilier sans mât», immobile mais toujours changeante. Il a installé son atelier à l'Île-aux-Oies, et rêve d'y enracciner sa Fondation. Le phénomène de rejet vient cette fois du club de chasse local, qui craint que la faune artistique chasse les oies de l'île. Les artistes font peur aux chasseurs.

ACTE IV – SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON, 1992

C'est à Gilbert Érouart que Riopelle confie la déception amère qu'il éprouve devant l'échec de sa Fondation au Québec. «On me l'avait promis. Ce devait être dans l'ancienne prison qui fait maintenant partie intégrante du Musée de Québec. Tout était réglé. Et puis, ça

ne s'est pas fait. J'ai été très déçu. La politique? Peut-être. Probable. J'ai horreur de la politique. Les élections, le référendum, tout cela m'ennuie. Mais la Fondation, j'y tenais...»¹

Pourtant, il ne se résigne pas tout à fait, ce rêve-là lui étant existentiellement nécessaire, chevillé au cœur. La Fondation devient son mythe personnel. C'est désormais selon la logique de l'imaginaire et du mythe qu'il en parlera, qu'il y pensera, sans parvenir à y croire vraiment, à se tromper lui-même, et non plus comme à une probabilité réalisable. Au pays, on a trahi sa confiance. «Je ne crois pas à ceux qui veulent empêcher les autres de s'exprimer. Mais après tout, ça aura été ma propre bêtise que de penser pouvoir servir à quelque chose...»²

Alors, il rompt, il quitte, il est déjà ailleurs. Il songe à Saint-Pierre-et-Miquelon, une autre île, un archipel rocheux, un avant-poste français au large des côtes canadiennes.

ACTE V – GROSSE ISLE,

20 AOÛT 1993

Après la mort de Joan Mitchell, quand «toutes les Rosa sont mortes», Rosa Luxemburg, Rosa Bonheur, Rosa Malheur, et avec elles toutes les vies en rose, Riopelle largue les amarres et met les voiles pour sa descente aux Enfers, au Royaume des Morts. Grosse Isle, l'île-des-Morts, lui semble prédestinée: «Tout le monde se récrie: il n'y a là que des morts, des milliers d'Irlandais morts du typhus en quarantaine. C'est dangereux! Quand tu touches, que tu grattes la terre là, tu trouves leurs os, des quantités d'ossements. Mais ça me convient très bien, à moi, les morts... C'est avec les morts que je veux être!» Il veut installer là sa Fondation.

ÉPILOGUE – LES COMMUNS DU CHÂTEAU DE LA ROCHE-GUYON, 1995-1996

En France, la Fondation Jean Paul Riopelle se concrétise, dans les communs du Château de la Roche-Guyon. L'*Hommage à Rosa Luxemburg* y est installé en 1995. L'année suivante, une exposition regroupe *Riopelle et ses amis*. Cette présentation sera la dernière, hélas. □

¹ Gilbert Érouart, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle*, Éditions Liber, Montréal, 1993, p. 36.

² *Ibid.*, p. 78.

